

Dès les premières nouvelles de la révolution russe, l'ardeur cobative se ranime chez Rosa Luxembourg. Elle sait que la responsabilité de tous les prolétaires est en jeu.

Si les Russes ont été obligés de signer la paix de Brest-Litovsk, écrit-elle, craignant un moment les résultats que pourrait avoir leur « fanatisme pour la paix », ce n'est pas de leur faute à eux. Placés entre deux maux, ils ont dû choisir le moindre. Si c'est l'esprit du mal qui profite de la révolution russe, la responsabilité en incombe à d'autres... Que chacun balaye donc devant sa porte. Ce qui se passe en ce moment est immense et aura des suites incalculables. Si seulement je pouvais bouger. Mais tu e sais, ce n'est pas mon fait de geindre. En attendant, je suis les événements, et j'espère qu'il me sera donné de pouvoir vivre un jour quelque chose de grand...



Deux Lettres inédites

De la prison de Zwickau, 1904.

Voici le soir, et une brise légère souffle du haut de ma lucarne dans la cellule ; délicatement elle balance mon abat-jour vert, et feuillète mon Schiller entr'ouvert. Dehors, passant devant la prison, un cheval qu'on ramène à l'écurie frappe de ses sabots à coups lentement rythmés le pavé. De très loin, et à peine perceptibles me parviennent les sons d'un harmonica dans lequel quel qu'apprenti cordonnier souffle un air de valse. Une strophe que j'ai lue je ne sais où, ces jours-ci, me bourdonne dans la tête :

*Blotti entre de hauts arbres,
Où depuis longtemps,
Roses et aillots
Attendent l'aimée,
S'étend,
Blotti entre de hauts arbres,
Ton petit jardin,
Attend.*

Je ne m'arrête pas au sens de ces paroles, il m'importe même peu qu'elles aient un sens du tout ; comme la brise qui me caresse les cheveux, elles me bercent et me plongent dans un état d'âme étrange. Ah, cette petite brise séductrice, la voilà qui me transporte de nouveau au loin, je ne sais pas même où. La vie joue éternellement à cache-cache avec moi. Il me semble qu'elle n'est pas en moi, pas ici où je suis, mais là-bas, je ne sais où, au loin. Du temps où j'étais encore à la maison, je me glissais, dès que je voyais poindre le jour, à la fenêtre — il m'était strictement défendu de me lever avant mon père — je l'ouvrais avec mille précautions, et me mettais à inspecter des regards la grande cour. Il n'y avait, il est vrai, pas grand chose à voir. Tout dormait encore. Un chat la traversait sur ses pattes silencieuses, quelques moineaux se chamaillaient, pépant insolemment, et le long Antoine, dans la courte peau de mouton qu'il portait été comme hiver, se tenait debout près de la pompe, les deux mains et le menton appuyés sur le manche de son balai. Mal éveillé encore et la figure non débarbouillée, il semblait plongé dans une méditation profonde. Antoine était, je vous dirais, un homme à hautes visées. Tous les soirs, après le couvre-feu, il s'asseyait dans le corridor, sur le banc qui lui servait de lit, et épelait tout haut dans

la pénombre du réverbère, le communiqué officiel de la police, remplissant toute la maison d'un bourdonnement qui ressemblait à une litanie chantée en sourdine. En faisant cela, il était mu uniquement par son amour pour les belles lettres, car il ne comprenait pas un mot de ce qu'il lisait, et aimait les syllabes en elles-mêmes, et pour elles-mêmes. Cela ne l'empêchait pas d'être difficile dans le choix de ses lectures. C'est ainsi qu'une fois où il m'avait demandé de lui donner quelque chose à lire, et où je lui avais passé les *Commencements de la Civilisation* de Lubbock, — que je venais de travailler d'un bout à l'autre, avec la plus grande application, car c'était le premier livre sérieux auquel je m'étais attaqué — il me rendit le volume deux jours après, en me disant qu'il ne valait rien. Quant à moi, il m'a fallu plusieurs années pour me rendre compte à quel point Antoine avait raison. Donc, Antoine commençait toujours ainsi la journée, plongé dans une méditation profonde, dont il sortait subitement par un baillement retentissant, qui secouait et faisait craquer tout son être, un baillement libérateur qui signifiait chaque fois : « Et maintenant, travaillons ! ». J'entends encore aujourd'hui le bruit que faisait son balai, tapant d'abord le sol, puis glissant avec un sifflement le long des pavés. Ecrasé d'un côté, et toujours mouillé, il faisait des merveilles, décrivant avec soin tout autour de la cour de petits festons réguliers et délicats, qui pouvaient faire songer aux picots d'une dentelle de Bruxelles. Ce balayage de cour valait tout un poème. Et c'était aussi le plus beau moment avant que la vie monotone, bruyante, heurtée et martelante de la grande ruche recommençât. Le silence religieux de l'aube planait sur le pavé trivial ; là-haut, quelques vitres frappées par les rayons dorés du soleil levant étincelaient, et tout en haut de petits nuages d'un rose transparent passaient pour aller se fondre ensuite dans le ciel gris qui couvrait la grande ville. A ce moment-là, je croyais ferme que la « vie », la « vraie vie » était là-bas, quelque part au-dessus des toits. Et je n'ai pas cessé depuis de la chercher. Mais elle se dérobe toujours à nouveau derrière quelque toit. Qui sait ? Peut-être n'est-ce, après tout, qu'un piège qu'elle me tend, et la vraie vie est-elle restée dans cette cour, où avec Antoine nous lisions, pour la première fois, les *Commencements de la Civilisation* !

Je vous embrasse de tout mon cœur,

ROSETTA.



Mars 1917. De la prison de Wronke.

... Je suis heureuse que tu aies décidé de venir me voir au mois de mai seulement. D'ici là le printemps m'aura remonté et je pourrais te produire une meilleure impression. En général, surtout quand je suis seule, le moral est bon, mais si quelque joie m'arrive, aussitôt mes nerfs prennent le dessus. Ne t'inquiète pas ; ce n'est là qu'un moment à passer ; la même chose exactement m'est arrivée l'année dernière. Le huitième et le neuvième mois sont toujours critiques. Après, la réaction se fait d'elle-même et les nerfs se remettent. D'ailleurs le printemps accomplit toujours en moi des prodiges. Je ne sais comment cela se fait, mais chaque année j'éprouve plus profondément et plus intensément le miracle qu'est le printemps, puis l'été, puis l'automne. Chaque jour, d'ailleurs, m'apparaît comme un miracle, et je ne regrette qu'une chose, c'est de ne pas avoir plus de temps ou de loisir pour m'adonner à la contemplation. Tu me diras que depuis deux ans, ce n'est pas le temps ni le loisir qui me manquent, mais de tous ces délices, combien sont à ma portée ? Flâner librement dans les champs, ou même seulement dans les rues, aux mois d'avril et de mai, s'arrêter devant les petits jardins qui bordent les maisons, regarder

longuement les buissons qui commencent à verdier et dont les bourgeons s'enroulent d'une manière différente chez chacun, voir l'érable semer ses petites étoiles jaunes, le premier crocus, le premier perce-neige se dresser dans l'herbe, voilà qui me paraît être en ce moment la plus grande volupté que la vie puisse offrir, et s'il m'était donné de passer ainsi une petite heure tous les jours, je n'aurais besoin de rien d'autre. Comprends-moi bien. Je ne veux pas dire que je voudrais me limiter à cela, et ne pas mener une vie d'action et de pensée. Je voulais seulement dire que cela seul suffirait à m'assurer le bonheur, compensant toutes les privations, et m'armant pour toutes les luttes.

Je vécus ainsi quelques jours de printemps, l'année dernière, et même — cela me revient aujourd'hui douloureusement à la mémoire — en partie avec Karl (1). Le pauvre vieux, je l'ai toujours vu vivre ventre à terre (2), au galop, toujours pressé, courant à un rendez-vous avec le monde entier, à une séance, à une commission, les poches pleines de paquets, de journaux, de carnets de notes et de petits papiers, sautant d'un taxi dans un tram électrique, d'un tram dans un autobus, le corps et l'âme couverts de poussière.... C'était là sa manière, bien qu'il fut poète dans l'âme, comme peu le sont, et qu'il pouvait se réjouir de la moindre petite fleur comme un enfant. Je l'avais forcé de jouir un peu, en ma compagnie, du printemps et de venir se promener une ou deux fois avec moi. Tu ne t'imagines pas le bien que cela lui fit. Et mainte-

nant son portrait est là, sur ma table — Sonia a eu la brillante idée de me l'envoyer pour mon anniversaire — et mon cœur se serre d'angoisse, chaque fois que je le regarde.



En publiant les lettres de Rosa Luxembourg, Louise Kautsky nous a donné un document humain des plus émouvants. Nous y voyons apparaître dans toute sa complexité, une nature qui unit aux sentiments les plus intimes de tendresse et d'amour pour les hommes et pour les choses, la sûreté de jugement que donnent l'habitude du travail scientifique et de l'analyse des faits économiques, ainsi qu'une volonté inébranlable et une ardeur toujours renouvelée dans l'action. Dans l'histoire des révolutions, Rosa Luxembourg restera une de ces grandes figures que nous aimons pour leur sensibilité autant que nous les admirons pour leur vaillance et dont l'héroïsme nous paraît d'autant plus grand que nous les sentons plus humaines.

ALIX GUILLAIN.

(1) Karl Liebknecht.

(2) En français dans le texte.



Les défenseurs de l'ordre, en Allemagne.

(Dessin de George Gross.)